

Lulu Gainsbourg passe la seconde

Après un premier album hommage à son père, le fils de Serge publie un deuxième disque virtuose. Rencontre.

Interview Benjamin Lologe
(Extraits)

Lulu est un garçon timide. Pas du genre à vous taper sur l'épaule ou à s'épancher sur les textes de son nouvel album. « Lady Luck » est pourtant un sacré défi pour le musicien. L'ombre de Serge plane au-dessus de ses chansons, même si le jeune homme de 29 ans s'en défend. Dans ce disque envoûtant, Lulu touche à tous les styles, de la ballade romantique à la pop song parfaite. Et impose au final sa propre petite musique.

Paris Match. Votre premier disque était un hommage à votre père. Était-ce une étape nécessaire ?

Lulu Gainsbourg. C'était le cadeau d'un fils à un père et, comme je n'avais jamais eu l'occasion de le faire de son vivant, cela m'avait semblé important. Pour lui, pour son œuvre et pour le père qu'il était. Ce deuxième album m'a pris deux ans, il m'a fallu beaucoup de travail sur les textes, sur les compositions. Je tenais à tout faire seul, je suis très perfectionniste.

"Lady Luck" aborde plein de styles différents. Vous teniez à montrer que vous étiez avant tout un musicien ?

Pas forcément. Je baigne dans la musique depuis ma naissance, j'ai commencé le piano à l'âge de 4 ans, j'ai fait des études de musique à Boston, j'ai vécu aux États-Unis six ans, à Londres deux ans. J'essaie juste de vivre de ma passion. Avec ce disque, je fais découvrir mes "qualités" de musicien. Mais je n'ai pas l'âme d'un leader, je suis très timide, très discret.

Pourquoi chantez-vous en anglais ?

Je n'ai jamais essayé d'écrire en français, car j'ai toujours eu du mal avec l'écriture. J'espère avoir progressé depuis mon premier album, mais je ne me considère toujours pas comme un chanteur.

[...]

Devenir musicien a été compliqué ?

Je ne pensais pas en faire ma vie. Si je n'ai jamais lâché la musique, c'est grâce à ma mère. Je pouvais péter un câble quand je faisais des fautes au piano, elle me poussait toujours à continuer. Tout cela s'est imposé naturellement, même si j'ai pu dire que je ne ferais pas de musique parce que mon père en faisait... Je me suis cherché, j'ai voulu être pilote de Formule 1 alors que je n'ai pas le permis. J'ai voulu bosser dans un vidéoclub, être ingénieur du son ou travailler dans les jeux vidéo. Mais, pendant quinze ans, j'ai toujours suivi des cours privés de musique.

Les gens qui vous rencontrent ont l'impression d'approcher le mythe Gainsbourg. Comment le vivez-vous ?

Lors de la promotion de mon premier disque, cela a pu être difficile. Dire que mon père faisait mieux, ce n'est pas juste, je n'ai jamais essayé de me comparer.

Vous êtes-vous demandé ce qu'il aurait pensé de "Lady Luck" ?

J'ai l'impression d'être en relation avec lui intérieurement, Ma chanson "Destiny" est un hommage à sa musique, les arrangements sont "gainsbouriens". C'était un défi de chanter en anglais et de parler de lui sans perdre mon style. C'était en tout cas très émouvant à chanter...

Quand vous retombez sur les images de votre présence sur la scène du Zénith de Paris en 1988, que ressentez-vous ?

Ça me colle des frissons de savoir que ce petit gamin c'est moi, même si je ne m'en souviens pas. Quand les gens m'abordent pour me parler de mon père, c'est toujours bienveillant.

Dans la reconnaissance de son œuvre à l'étranger, qu'est-ce qui vous a le plus touché ?

J'ai découvert son impact en travaillant sur mon premier album. On me parlait de lui comme d'un génie, d'un fou furieux... Le plus fort pour moi a été Bootsy Collins, l'un des plus grands bassistes de la musique funk, que j'ai rencontré après l'un de ses concerts à Los Angeles. Nous avons été présentés, il s'est agenouillé devant moi, me tenant la main: "Ton père, mec, c'était de la bombe !"

(Paris Match, N° 3430, 2015, p. 22)

